

LES ENFANTS MOQUEURS

Trois enfants vivaient depuis quelques années maintenant, heureux, éloignés de leurs parents. Je dois l'avouer sans trop tarder, ils n'en étaient pas mécontents. Ils s'étaient faits virés de toute façon mais ne trouvaient pas cela gênant. Heureux.

Ils étaient au nombre de trois, pas bien épais, un petit bout de gras. L'aîné un peu tangent, le second pas bien trapu et le dernier, ah le dernier !

Je répète : l'aîné un peu plus vivant, le second pas vraiment voulu et le dernier, ah le dernier ! Une dernière fois : l'aîné les vanne devant, le second, non il n'a pas bu –enfin, il a huit ans– et le dernier, ah le dernier !

Des jeunes mârs comme on dit –mais personne ne dit ça ?...chut on écoute !-. Des vrais comme il en faut. Qui s'en prennent au plus faible et qui finissent mal le boulot. Mal finis je vous dis. Qui décident de ce qui va pas et qui vannent, oui madame, toujours un peu plus mais sans en faire des caisses... vous voyez ce que je veux dire madame. Non ? Comment ça, non ? Ah ben tiens donc...mais bien sûr que je vous les envoie. Avec plaisir madame. Madame comment ? Madame Watson ? C'est noté. Si si, juste là.

Les trois enfants arrivèrent chez la vieille quelques jours plus tard, à pieds et sans chapeau, vêtus simplement d'une vanne, préparée bien comme il faut. Ils étaient sûr d'eux, pour sûr presque un peu trop, et se confrontèrent au pire car le pire a bon dos.

Elle avait esquissé un sourire quand à peine elle les aperçut, décidée coûte que coûte à percer ce mystère devenu pour elle un fardeau. Son mari l'avait quittée un matin très tôt, avec pour seul motif le reproche d'avoir fait fuir son unique et si choyé chapeau. Il s'était écrié comme ça tout penaud : « Non, là c'est sûr, c'est bien plus qu'il m'en faut ! Je suis certes stupide mais ça c'est la goutte d'eau ! ». Et puis partit.

Les enfants étaient devant la maison. La Watson souriait bêtement, debout sur son perron. Les dents bien aiguisées et le sourire d'un démon, elle reflétait l'amour d'une tête attachée à une brique, qui coule et plonge au fond.

Elle les invita à entrer, ce qu'ils firent en un bond et, préférant de loin les banquettes du salon au coin de nuit dehors qui pointait ses dents, s'installèrent confortablement, l'aîné seul à se poser des questions. Tant de gentillesse inappropriée, elle avait même apporté des macarons ; ça ne pouvait qu'être un piège et il voulait la secouer pour de bon. Ses deux frères au contraire mangeaient et buvaient, tant et si bien que devenus malades à cause d'un mystérieux poison, les deux énergumènes s'étalèrent tout du long. La Watson, pas peu fière, se jeta sur un garçon mais son frère, son aîné, donna à l'ancêtre une leçon : « D'accord ma vieille, tu la joues à ta façon...mais devant les moqueurs tu devrais baisser d'un ton. Il se sont peut-être écroulés par terre mais j'ai toujours mes potions. Alors écoute moi vieille sorcière, je te le dis pour de bon : t'embêtera plus jamais mes frères...sinon ! ». Elle ne répondit pas. Pas même un « Sinon quoi ? ». Et il récupéra ses frères, gentiment assis par terre, se les mit sous les bras après avoir rangé son revolver, puis quitta les lieux de ce pas.

« Vous vous souvenez pas d'elle ? », demanda le benjamin, réveillé depuis peu. Il ajouta également : « Tu peux me poser maintenant...non ? Vraiment ? Comme tu veux ». Il se rendormit instantanément. L'aîné marcha longtemps, perdu dans ses pensées. L'une d'elle grossit alors et lui montra la voie. Si, ils la connaissaient cette vieille tête de rat. Elle était bien mariée, en un temps lointain, à un type un peu plat, pas très beau, pas méchant mais amoureux de son chapeau. Un fainéant.

L'ainé se souvenait maintenant. Il se souvenait du bois. Lui et ses deux frères, vils jeunots pas bien grands, venaient tout juste de quitter pour de bon leurs parents. Très fiers de leur audace, ils étaient également suffisamment à la masse pour oublier leur maman. Ils se le rappelèrent un jour que le cadet criait comme un enfant puis, tenaces, l'effacèrent dans l'instant. Ils seraient loin de chez eux jusqu'à la fin des temps, et s'amuseraient tous les jours un peu plus de la bêtise des gens. Et ça avait vite commencé, un beau jour de printemps recouvert de glace, avec le vieux Watson dont l'ainé retrouvait doucement la trace.

A l'époque, lui et ses frères se promenaient gentiment, à la recherche de quelqu'un de bien brave et de pas trop méchant. Quelqu'un qu'ils vannaient à tour de rôle, pas trop longtemps, et qui repartirait d'où il vient mais en pleurant. C'est alors qu'ils l'avaient croisée, leur cible, leur récipient, celui qui partirait les larmes devant. L'homme marchait le long d'un bois, l'air déjà un peu triste, se larmoyant à coups de gros sanglots d'avoir perdu son chapeau. Ou de l'avoir laissé fuir plutôt. Il maudissait sa veille, elle qui quelques jours plus tôt avait chassé de sa grosse voix son chapeau toujours mal mis, son seul mais vrai ami, même si point trop il n'en faut.

Les enfants se rapprochèrent de lui sans qu'il ne les remarque. Il se sentait fini, oublié dans un coin voire pire, dans un parc. Il dérivait gentiment, prêt à rejoindre sa maison. Il avait perdu la raison et ne maîtrisait plus sa barque. C'est alors que le cadet bondit vers lui mais pas assez loin, et que l'ainé le reprit pour lui faire la leçon : « Tu vas pas en plus commencer tes bêtises. Je dois te reprendre à chaque fois, tu n'en fais qu'à ta guise. A partir de maintenant c'est moi qui commence, qui finis, et qui souhaite aux pauvres gens que l'on croise une triste et sombre nuit. ». Le benjamin applaudit : « Ca marche pour moi. On doit pas se chamailler ». Le cadet, au bout du bras de l'ainé : « Oui, pour moi aussi ». Et l'ainé le posa. Quand il toucha le sol, il avait rétréci.

L'homme était tout proche maintenant. Il avançait à petits pas, presque en titubant. Il ne vit pas l'ainé arriver en trombe, sûr de lui, ses frères de côté un instant. Ils les avait cachés, de peur de représailles. Car ils étaient certes moqueurs mais ce n'étaient encore que des enfants. Et même s'il devait se taper tout le travail, jamais on ne leur ferait de mal car en face du problème, ils n'étaient pas de taille. Il avait donc parlé avec le vieil homme, tranquillement, lui avait asséné quelques méchants compliments, puis avaient retrouvé ses frères, pas peu fier à présent.

Ces derniers voulurent tout savoir. Comment il s'y était pris pour que l'homme parte, en très peu de temps, avec un gros chagrin et les mains pleines de mouchoirs. S'il avait été gentil ou s'il avait tout donné, et même s'il avait eu peur de se faire rembarrer. « Rien de tout cela ! », leur déclara l'ainé. « J'ai fait comme avec les parents, je me suis juste libéré. ». Les deux frères restant étaient estomaqués. Leur grand frère si puissant s'était permis d'être dieu. Il avait terrassé un géant et l'avait fait rien que pour eux. Du moins c'est comme ça qu'ils virent l'événement. Le grand frère, lui, se sentait juste plus grand.

Et de retour dans le présent, se souvenant du bonhomme, il pensa soudainement avoir manqué le coche. Avoir manqué une blague et de l'avoir épargné ou pire, de l'avoir laissé debout sans lui sonner les cloches. Les deux petits, pas si sûrs de l'échec, lui firent part de leurs doutes, balayés d'un coup de pied. L'ainé était convaincu pour de bon, il fallait y retourner.

Il y repartit donc, cette fois armé de ses deux frères, un peu cachés juste sous le manteau. Il en voulait comme un fou à l'homme sans chapeau. Il s'était senti assombri. Petits bouts par petits, il s'était vu chancelant, à l'orée de ce bois, prêt à en découdre avec ce dément qui, sans même le savoir, invoquait la poudre.

Ils le retrouvèrent assez facilement, lui qui marchait tout seul et surtout très lentement. Le cadet pensait déjà à voix haute ce qu'il allait dire au revenant. Une petite tournure, rien de bien méchant, juste un petit geste d'un petit gars pas bien grand. Mais l'ainé l'arrêta en un

instant : « Tu ne peux pas te montrer à ce point insolent ! » Le benjamin, assis à compter ses doigts : « Encore que... » L'aîné : « Mais non ! Si tu prépares, il te bloquera », lui hurla-t-il. Sans réponse de la part de l'enfant. Enfin si. Un petit geste avec le doigt mais c'est un peu gênant. Le benjamin se relevant : « On y va et pis c'est tout » L'aîné se retenant : « Vous êtes complètement fous. »

A présent devant eux, l'homme prit le geste désobligeant du cadet pour lui. Interloqué, il apostropha ce bout de chou malpoli et comprit dans l'instant, en reconnaissant l'aîné, qu'il avait affaire à de sales gens. Il tenta de prendre une tangente mais le cadet l'avait précédé, bêtement. Il s'était pris les pieds dans une racine et était simplement tombé par terre. Pas contre l'homme, non. Juste devant. Mais l'homme avait pris peur et s'était mis à courir les pieds devant, enjambant le bout de chou décidément inutile. L'aîné lui cria après mais rien n'y fit. Pour se construire une réputation il leur fallait pour ce coup-là un alibi. « En béton », rajouta le cadet. « Tais toi donc » soupira l'aîné, alors que le benjamin comptait ses doigts dans un coin.